

Sarajevo-Jérusalem, deux villes, deux destins



Une stèle dans le cimetière juif de Sarajevo, en mai 2019.

PHOTOS : DAMIR SAGOLJ POUR « LE MONDE »

○

Rémy Ourdan

Sarajevo-Jérusalem 6 | 6 Contrairement à Sarajevo qui a résisté avec l'énergie du désespoir à la division ethnique de la ville, les habitants de Jérusalem vivent aujourd'hui séparés et la Ville sainte est plus fracturée que jamais

SARAJEVO, JÉRUSALEM - envoyé spécial

Ce n'est pas de gaieté de cœur que Rafael Levi décida, un vendredi soir après la cérémonie et le dîner du sabbat, de défier son dieu pour faire le tour des cafés de Sarajevo. Les discussions avec le cruel et inflexible Ruzdi-pacha ayant échoué, il ne voyait pas d'autre solution.

Ni le nom de Rafael Levi ni celui d'Ahmet Bjelavski, les héros de cette histoire méconnue des Sarajéviens, ne sont entrés dans les mémoires. L'unique récit de ces terribles et sublimes journées de 1819 a été rédigé quelques décennies plus tard par Mose Rafael Attias (de son nom de naissance), dit Mose Rafaelovic (pour l'administration), dit Zeki Effendi (par les théologiens musulmans), un savant juif expert en études islamiques et en littérature perse médiévale. Un homme qui fut une passerelle entre les communautés, comme seule Sarajevo peut en inventer.

En témoigne sa tombe, oubliée en haut de la colline où s'étend le cimetière juif de Sarajevo : elle est, sans doute, la seule tombe juive du monde comportant des inscriptions en trois langues et trois alphabets : en hébreu, langue de sa religion ; en serbo-croate, celle de son pays ; et, plus étrangement, en turc écrit en alphabet arabe, en hommage à son érudition et à l'ouverture vers le monde ottoman et musulman qu'il

incarnait.

Le récit de Zeki Effendi, *Megila De Sarajevo*, écrit en ladino – la langue des Sépharades expulsés d'Espagne en 1492 –, a été exhumé et traduit en serbo-croate en 1926 par Isak Samokovlija, l'écrivain juif sarajévien le plus connu du XX^e siècle. Le texte de Samokovlija, retrouvé ce printemps dans la bibliothèque de la synagogue de Sarajevo, a été traduit en anglais pour *Le Monde*. Cette nouvelle traduction va être utilisée à l'automne par la communauté juive de la ville pour ses invités étrangers, lors d'une conférence internationale célébrant le bicentenaire du Pourim de Sarajevo – le Pourim est une fête juive commémorant des événements relatés dans le Livre d'Esther ; le « Pourim de Sarajevo » est devenu l'histoire relatée par Zeki Effendi.

L'écrivain décrit l'arrivée à Travnik, puis à Sarajevo, d'un nouveau gouverneur, Ruzdi-pacha, envoyé par le sultan Mahmoud II. Profitant d'une dispute de village ayant entraîné l'exécution d'un juif converti à l'islam et manipulé par les influents derviches de Travnik, alors siège du pouvoir en Bosnie, le gouverneur ordonne qu'on amène à son palais de Sarajevo les douze juifs les plus riches et influents de la ville, ainsi que le plus respecté des rabbins, Mose Danon. Il les emprisonne et décrète que, si une rançon colossale ne lui est pas versée, ils seront pendus au matin du prochain sabbat.

S'ensuivent des jours de négociations et de prières, mais Ruzdi-pacha reste inflexible. Que ce soit par haine des juifs, par cupidité ou pour asseoir son autorité de gouverneur de la province, il paraît résolu à ne pas réduire le prix d'une rançon impossible à rassembler et donc à exécuter les treize hommes.

Sauvés par 3 000 Sarajéviens en armes

Le vendredi soir, veille de la pendaison, Rafael Levi, un marchand sarajévien connu et respecté, entreprend une tournée des huit principaux cafés musulmans de la ville. Le moins qu'on puisse dire est qu'il s'y fait remarquer : non seulement un juif n'est à l'époque pas censé venir dans ces cafés, et encore moins un soir de sabbat, mais il paie chaque café avec une pièce en or.

Lorsqu'il revient devant sa maison, certains des voisins rencontrés dans les cafés alentour se sont rassemblés et lui demandent pourquoi un homme si pieux et respectable a un comportement si étrange. Il leur raconte que l'objectif de sa tournée des cafés était précisément d'attirer leur attention, afin qu'ils viennent lui demander ce qu'il a sur le cœur.

Surpris et fâchés d'apprendre que le gouverneur Ruzdi-pacha s'apprête à faire exécuter à l'aube douze de leurs estimés voisins juifs et leur rabbin, conscients que cette regrettable affaire peut porter un préjudice considérable à la ville après des siècles de bon voisinage entre communautés, les hommes rassemblés devant la maison de Rafael Levi se demandent comment intervenir. C'est alors qu'Ahmet Bjelavski, un courageux gaillard ayant de l'influence sur les hommes du quartier – que l'on imagine volontiers comme un lointain ancêtre des « commandants » bandits ayant pris les armes et défendu Sarajevo assiégée en 1992 –, les appelle à « *prendre les armes pour combattre le Mal* » qui s'est abattu sur la ville. Toute la nuit, les hommes préparent leurs sabres et leurs couteaux, remplissent de poudre leurs pistolets et sellent leurs chevaux.

Le lendemain à l'aube, à l'heure où les muezzins appellent à la première prière du haut des minarets, Ruzdi-pacha se réveille avec trois mille Sarajéviens en armes devant son palais, exigeant la libération immédiate des treize juifs. Furieux, il ordonne à ses gardes de pendre immédiatement les prisonniers, en commençant par le rabbin Mose Danon, et menace les rebelles de subir le même sort. Pendant que les juifs sont extraits de leurs geôles, Bjelavski ordonne à ses hommes de forcer la porte du palais. Elle cède juste avant que le rabbin soit exécuté. Effrayés par la détermination des Sarajéviens, les gardes du palais se rendent. Ruzdi-pacha est capturé. En ce matin de victoire de l'esprit de résistance de la ville, des centaines de Sarajéviens escortent Mose Danon et ses compagnons jusqu'à la synagogue, afin qu'ils puissent y poursuivre la célébration du sabbat.

Bjelavski s'autoproclame gouverneur intérimaire et demande aux dignitaires musulmans de Sarajevo d'écrire au sultan, à Istanbul, afin de lui demander quels sont ses ordres. Avisé par un messenger de la rébellion des Sarajéviens, Mahmoud II ordonne que son gouverneur Ruzdi-pacha lui soit immédiatement ramené à Istanbul les mains entravées et privé de ses galons. Il nomme un nouveau gouverneur, et Ahmet

Bjelavski, comme Rafael Levi, disparaissent de l'histoire de la ville. Seul Mose Danon est aujourd'hui célébré par la communauté juive sarajévienne. A la fin de sa vie, il entreprit le voyage de Jérusalem, espérant mourir en Terre sainte et être enterré au mont des Oliviers, mais il décéda avant même d'atteindre Dubrovnik, son port d'embarquement, et fut enterré à Stolac, en Herzégovine. Sa tombe est un lieu de pèlerinage.

Pour le bicentenaire de ce fait d'armes oublié de 1819, l'historien juif sarajévien Eli Tauber organise en fin d'année à Sarajevo une conférence internationale sur les relations entre juifs et musulmans à travers les siècles. Il voudrait, sans trop y croire, que le Pourim de Sarajevo serve d'exemple positif dans un monde en proie aux tensions intercommunautaires et interreligieuses. Son intention est de montrer aux générations actuelles que, contrairement au mythe brandi par les nationalistes des trois dernières décennies, la coexistence ne fut pas limitée à une Yougoslavie de Tito condamnée à disparaître après sa mort, mais qu'elle fut ancrée dans l'histoire de la ville durant des siècles, répondant à un sincère besoin de bon voisinage et d'humanité des Sarajéviens.

Eli Tauber ne se fait guère d'illusions : non seulement l'heure est à la montée des nationalismes et des intolérances en Europe – et Sarajevo en fut la première cible après la guerre froide et en paya le prix par un siège de près de quatre ans –, mais il n'espère guère intéresser, avec la célébration du Pourim de Sarajevo, ces terres encore plus fracturées que sont Israël et la Palestine. Qui à Jérusalem, centre du monde et cœur des conflits et des divisions, pourrait bien raconter une histoire aussi anecdotique que la rencontre entre un Rafael Levi et un Ahmet Bjelavski ? Au minimum Tauber espère-t-il contribuer à inscrire cet épisode historique oublié dans la mémoire de sa cité.

Parti en Israël par le premier avion d'évacuation de la communauté juive sarajévienne au printemps 1992, Eli Tauber est revenu à Sarajevo douze ans plus tard. Publicitaire avant la guerre, il est devenu historien et se consacre désormais à l'étude de sa communauté. Il a rejoint l'université, écrit des livres et tient avec sa femme une boutique consacrée à la Haggadah de Sarajevo, le précieux manuscrit juif enluminé venu d'Espagne et sauvé deux fois au XX^e siècle par des Sarajéviens musulmans.

Depuis son retour, il a contribué à mettre en lumière, avec un livre et une exposition au Musée juif de sa ville, l'histoire des Sarajéviens ayant sauvé des juifs pendant la seconde guerre mondiale et reconnus « Justes parmi les nations » par le mémorial de Yad Vashem à Jérusalem. Et il a retrouvé et restauré la tombe de Zeki Effendi au cimetière juif de Sarajevo.

Un musulman garde les tombes juives

C'est sur cette tombe et beaucoup d'autres que veille Sefko Korman. Musulman de Bosnie orientale chassé de chez lui par l'armée serbe, réfugié à Sarajevo et employé par Pokop, une société publique municipale chargée de l'entretien des cimetières de la ville, il s'est vu proposer il y a quinze ans un logement sous le petit temple érigé près du mur d'entrée.

Si le président de la communauté juive, Jakob Finci, affirme qu'« à Sarajevo il n'y a aucun antisémitisme, jamais un graffiti, jamais une insulte », et qu'Eli Tauber pense aussi que « Sarajevo est vraiment un endroit sûr pour les juifs, sans aucun antisémitisme », Sefko Korman, le gardien musulman du cimetière, d'accord sur le fond, a une vision légèrement différente de la situation.

Depuis quinze ans, il a affronté à diverses reprises des jeunes venant profaner des tombes. Ce furent principalement des drogués et des fêtards en perdition, sans motivation politique ni religieuse, mais il y eut des exceptions. « En quinze ans, j'ai eu trois graffitis de croix gammées sur des tombes, et cinq autres graffitis sur le monument dédié aux partisans juifs de la seconde guerre mondiale », raconte Sefko, qui affirme d'une voix grave « ne pas supporter ces idiots ».

Malgré une coopération sans faille de la police sarajévienne, mais fatigué de voir que les profanateurs sortaient libres du tribunal, innocentés faute de preuves ou condamnés à une amende symbolique, il a pris ses propres mesures. Parfois, il gare sa voiture ailleurs dans le quartier, afin que les voyous pensent qu'il s'est absenté pour la soirée, et il se cache derrière une pierre tombale. « Si j'en attrape un, je n'appelle plus la police : je lui donne moi-même ce qu'il mérite. Et je ne suis pas doux, hein ! Une bonne raclée aide à chasser les mauvaises pensées. En général, il n'y revient pas. »

C'est ainsi qu'un campagnard musulman devenu sarajévien veille sur Zeki Effendi et sur les morts juifs de la ville. Il pense avoir « *attrapé tous les voyous* », car « *il n'y a plus de problèmes depuis trois ans* ». A l'époque des incidents, il a cependant remarqué que « *les problèmes arrivent dès qu'on parle de la Palestine aux actualités télévisées* ».

Le centre de la communauté juive de Sarajevo, situé depuis la seconde guerre mondiale dans la synagogue ashkénaze, rue Hamdija-Kresevljakovic, est peut-être le seul en Europe à n'avoir ni policier ni même un garde ordinaire devant sa porte, toujours ouverte aux amis, voisins et visiteurs. Mais Jakob Fini reconnaît que Sefko Korman a raison : « *Il n'existe pas d'antisémitisme sarajévien, mais il existe un anti-israélisme.* » Lorsqu'un nuage assombrit l'exceptionnelle relation intercommunautaire qui subsiste à Sarajevo, c'est que la télévision et les réseaux sociaux annoncent de terribles nouvelles de Gaza et de Cisjordanie.

Sarajevo n'a donc rien, en dépit de l'aspect séduisant de la formule, principalement utilisée par la communauté juive de la ville, d'une « petite Jérusalem ». La seule comparaison possible tient aux vieilles pierres, aux édifices religieux voisins les uns des autres, et à un goût prononcé pour l'histoire. Le hazzan de Sarajevo, Igor Kozemjakin, a sans doute raison lorsqu'il compare la ville davantage à une « petite Tolède », où les ancêtres des juifs sépharades de Sarajevo ont connu ce qu'ils croient avoir été un âge d'or de coexistence avec musulmans et chrétiens jusqu'à leur expulsion en 1492.

Car Jérusalem, la vraie, l'unique, n'a rien de commun avec Sarajevo ou Tolède, ou du moins avec la façon dont ces deux villes ont été perçues et idéalisées par leurs communautés juives. Berceau des trois religions du Livre, cité de millénaires de guerres, de sièges et de tueries, la Ville sainte est aujourd'hui l'emblème absolu des fractures du monde.

« *Jérusalem n'a jamais été une ville cosmopolite idéale, mais les gens y ont vécu en voisins, ils communiquaient, et les enfants jouaient ensemble au football*, raconte l'avocat israélien Daniel Seidemann, directeur de l'organisation non gouvernementale Jérusalem terrestre, un des meilleurs experts de l'évolution de la ville au fil du conflit israélo-palestinien. *Les tensions ont augmenté, et les gens se sont séparés au fil de l'ascension du sionisme. Et, aujourd'hui, chaque camp utilise Jérusalem comme un objet de polémique et de conflit.* »

A l'occupation israélienne achevée en 1967 et au conflit nationaliste de deux peuples estimant que la ville est leur « capitale » – ce que Jérusalem ne fut jamais pour aucun empire, aucun envahisseur ni aucun occupant à travers sa longue histoire – s'est ajoutée depuis une vingtaine d'années une envahissante radicalisation religieuse.

« *Israël devient un pays de fanatiques religieux et la Palestine prend la même direction* », constate amèrement le professeur de philosophie palestinien Sari Nusseibeh, qui a dirigé l'université d'Al-Qods de Jérusalem et porté sans succès diverses initiatives de paix. Aujourd'hui, les religieux juifs ultraorthodoxes veulent détruire la mosquée Al-Aqsa et construire sur l'esplanade un Troisième Temple (le premier Temple ayant été détruit en 586 avant J.-C. par les Babyloniens, et le Second Temple en 70 après J.-C. par les Romains). « *J'apprécie les gens qui aiment les traditions, mais ces religieux-là, tout de même, ils sont tellement sérieux...*, dit en souriant Nusseibeh. *Et, qu'ils suivent la Torah ou le Coran, ils sont à l'opposé du message de Dieu à Abraham, qui disait "Ne répands pas le sang en mon nom".* »

Jérusalem est aujourd'hui une ville divisée et extrémiste, où il est devenu presque impossible de croiser un juif et un musulman ensemble au café. « *C'est une ville à l'opposé de la coexistence* », dit Amira Hass, la correspondante du journal *Haaretz* dans les territoires palestiniens, qui a quitté Jérusalem pour vivre à Ramallah. « *Même les deux manières de voir Jérusalem – une ville réunifiée et la capitale du pays pour les Israéliens, et une ville divisée devant être un jour la capitale de deux Etats pour les Palestiniens – ne veulent plus rien dire*, analyse Nir Hasson, le spécialiste de Jérusalem à *Haaretz*. *Ces deux paradigmes ont été brisés depuis la construction du mur. Le mur est un tournant, qui sépare Jérusalem-Est de la Cisjordanie, ce qui change tout.* »

Le mur – une « *barrière de séparation* », en langage officiel israélien – est un autre des points communs entre Jérusalem et Sarajevo. Si les deux villes n'ont jamais été des capitales ni des centres de pouvoir politique avant les conflits contemporains, si elles sont des villes symboles des religions du Livre et de communautés

cherchant tant bien que mal à vivre ensemble, ou côte à côte, si elles ont été conquises et assiégées, elles ont cette particularité d'avoir chacune connu récemment la volonté d'y construire un mur.

Les Sarajéviens y résistèrent avec l'énergie du désespoir et sauvèrent l'unicité de leur ville. Les habitants de Jérusalem, trop divisés, fidèles à leur peuple plutôt qu'à leur ville, n'ont pas mené ce combat, et les Palestiniens de Jérusalem-Est sont aujourd'hui séparés de ce qui aurait pu être un jour un Etat palestinien. *« Jérusalem est comme le soleil qui répand la lumière, ou comme un trou noir qui engloutit tout »,* dit Sari Nusseibeh, citant son ami défunt Fayçal Hussein, qui dirigea la Maison d'Orient, quartier général de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) à Jérusalem.

« J'aime Sarajevo »

En ce jour de juin, deux événements se chevauchent dans la Ville sainte : d'un côté, la droite religieuse israélienne célèbre le « Jour de Jérusalem », qui marque la conquête de sa partie orientale lors de la guerre de 1967, tandis que, de l'autre, près de 1 million de musulmans viennent de Cisjordanie au dernier jour du ramadan prier à Al-Aqsa pour l'Aïd-el-Fitr, la fête de rupture du jeûne. *« Dans nos mondes séparés, je crois que chaque camp n'était même pas au courant de la célébration de l'autre camp... »,* sourit Daniel Seidemann. *Il n'y a que Dieu, avec son fabuleux sens de l'humour, qui puisse faire correspondre cette année le "Jour de Jérusalem" et la fin du ramadan. »*

En fin de journée, les religieux juifs repartent à pied vers leurs faubourgs et les croyants musulmans reprennent des autobus pour leurs enclaves. Ils se regardent, ils s'ignorent. Il y a certes eu une attaque au couteau le matin, porte de Damas – un activiste palestinien musulman a blessé deux passants israéliens juifs avant d'être tué par la police –, mais personne ou presque n'y prend garde. C'est le quotidien de Jérusalem, et c'est un fait divers dans un conflit interminable.

A Sarajevo, la ville sans mur, un autre homme a fait le choix de privilégier le voisin et l'humanité avant tout. Youssef Hadjir était un réfugié palestinien dans la Sarajevo yougoslave, et il fut l'un des principaux chirurgiens de la guerre de la fin du XX^e siècle, directeur de l'hôpital du quartier de Dobrinja durant le siège. Il était proche du président de la communauté juive de l'époque, Ivan Ceresnjcs, dont il a soigné la mère et connu l'épouse sur les bancs de l'école. Pendant que Ceresnjcs, Finci et les autres responsables de la communauté juive sauvaient des milliers de Sarajéviens grâce à une vaste opération humanitaire, lui sauvait des centaines de blessés atteints par les éclats d'obus et les balles de tireurs embusqués.

Il est récemment retourné en Palestine, invité d'honneur du président de l'Autorité palestinienne, Mahmoud Abbas. Il a eu du mal, en dépit de son visa, à franchir la frontière entre la Jordanie et Israël. *« J'ai expliqué aux soldats israéliens que j'avais sauvé beaucoup de juifs à Sarajevo pendant la guerre, dit-il, et ils m'ont finalement laissé traverser. »* Ce voyage à Ramallah lui a rappelé son enfance, l'expulsion de son village en 1948, la marche à travers le Liban et la Syrie, la vie dans les camps de réfugiés avant son exil sarajévien. *« J'aime Sarajevo et ce que cette ville représente, et j'ai consacré ma vie à aider Sarajevo. Maintenant, avec le retour de la paix ici, je suis redevenu très triste pour la Palestine. Je voudrais faire quelque chose pour mon peuple. Mais je ne sais pas quoi... »,* conclut Youssef Hadjir avec un regard triste.

Eli Tauber boit un thé brûlant dans le café voisin de la synagogue Il Kal Vjezu (« le vieux temple », en ladino), la plus ancienne de Sarajevo, devenue depuis des décennies le Musée juif. Déterminé à promouvoir les relations intercommunautaires, il parle pendant des heures des « Justes parmi les nations » sarajéviens de la seconde guerre mondiale et du Pourim de Sarajevo. Il a l'œil pétillant du passionné et le sourire en coin de l'homme qui sait qu'il intéresse peu de monde. Il murmure juste que, à travers l'histoire des juifs de Sarajevo et de leurs voisins des autres communautés, il espère *« mettre en lumière des traces d'humanité... »*

Fin